

Comment surgissent les questions ultimes. L'itinéraire du sens religieux

Il nous faut affronter un nouvel aspect du problème.

Si ces questions ultimes constituent l'étoffe même de la conscience humaine, de la raison humaine, comment surgissent-elles ? Pour répondre à cette question, nous devons préciser la réaction de l'homme devant la réalité. Si l'homme se rend compte des facteurs qui le constituent en s'observant en action, nous aurons la réponse à cette question en observant la dynamique humaine dans sa rencontre avec la réalité, rencontre qui met en mouvement le mécanisme qui révélera ces facteurs. Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison.

Dans la description que nous allons faire, les facteurs identifiés dans le mécanisme concourent à ce dernier en quelque sorte dans un certain ordre chronologique.

L'émerveillement de la « présence ».

Avant tout, pour me faire comprendre, imaginez la situation suivante. Supposez que vous naissiez, que vous sortiez du

ventre de votre mère, à l'âge que vous avez maintenant, au stade de développement et de conscience où vous êtes arrivés. Quel serait le premier, le tout premier sentiment, c'est-à-dire votre première réaction en face de la réalité ? Si j'ouvrais grands les yeux en quittant en cet instant le sein de ma mère, les choses me frapperaient d'émerveillement et d'étonnement, comme devant une « présence ». Je serais saisi d'émerveillement devant une présence que l'on appelle « chose » dans le langage courant. Les « choses » ! Quelle « chose » ! C'est une version concrète, et si vous voulez banale, du mot « être ». L'*être* : non pas comme entité abstraite, mais comme présence, une présence que je ne crée pas moi-même, mais que je trouve, qui s'impose à moi.

Celui qui ne croit pas en Dieu est inexcusable, disait saint Paul dans la lettre aux Romains, parce qu'il doit renier ce phénomène original, cette expérience originale de l'« autre ¹ ». L'enfant la vit sans s'en apercevoir parce qu'il n'est pas encore totalement conscient ; mais l'adulte qui ne la vit pas ou ne la perçoit pas en homme conscient est moins qu'un enfant, il est comme atrophié.

✦ La stupeur, l'émerveillement suscités par cette réalité qui s'impose à moi, devant cette présence qui m'assaille, est à l'origine du réveil de la conscience humaine.

L'émerveillement absolu est à l'intelligence de la réalité de Dieu ce que la clarté et la précision sont à la compréhension des idées mathématiques. Privés d'émerveillement, nous restons sourds au sublime ².

C'est pourquoi, le tout premier sentiment de l'homme est celui de se trouver en face d'une réalité qui ne lui appartient pas, qui existe indépendamment de lui et dont il dépend.

Traduit de façon empirique, c'est la perception originelle d'une *donnée*. Un usage totalement humain de ce mot « donnée », c'est-à-dire si on y implique toute sa propre

1. Romains 1, 19-21.

2. A. J. HESCHEL, *Dio alla ricerca dell'uomo*, Turin, Borla, 1969, p. 273-274 (publié pour la première fois en 1956, en anglais).

personne, tous les facteurs de sa personnalité, rend ce mot vivant : « donnée », participe passé, implique quelque chose qui « donne ». Le mot qui traduit en des termes spécifiquement humains le mot « donnée », et donc le premier contenu de la confrontation avec la réalité, est le mot « don ».

Mais sans nous arrêter à cette conséquence, le terme « donnée » est vibrant d'une activité devant laquelle je suis passif : et c'est une passivité qui constitue mon activité originale, qui est de recevoir, de constater, de reconnaître.

Un jour, alors que j'enseignais au lycée, en seconde, j'ai demandé : « Alors, selon vous, qu'est-ce que l'évidence ? Quelqu'un parmi vous pourrait-il me la définir ? » Après un assez long moment de silence embarrassé de toute la classe, un garçon à droite du bureau s'exclama : « L'évidence est une présence inexorable ! » La perception d'une présence inexorable ! J'ouvre les yeux devant cette réalité qui s'impose à moi, qui ne dépend pas de moi, mais dont je dépends : la donnée, le grand conditionnement de mon existence.

× C'est cet émerveillement qui fait surgir en nous la demande ultime : ce n'est pas une constatation à froid, mais un émerveillement porteur d'une attirance, comme une passivité au sein de laquelle cette attirance est conçue.

Rien n'est plus rétrograde qu'une attitude prétendument scientifique envers la religion, et l'humain de façon générale. Il est en effet bien superficiel de répéter que la religion est née de la peur. Le premier sentiment de l'homme n'est pas la peur, mais l'attraction. La peur survient en second lieu comme reflet du risque de voir disparaître cette attraction. En premier lieu, c'est l'attachement à l'être, à la vie, c'est l'émerveillement devant l'évidence ; en second lieu, on craint que cette évidence disparaisse, que cet être ne nous appartienne plus, que l'attraction ne s'accomplisse pas pleinement. On n'a pas peur de voir disparaître des choses qui ne nous intéressent pas, mais on a peur de voir disparaître celles qui auparavant nous ont intéressés.

La religiosité est avant tout l'affirmation et le développement de cette attraction. Il y a une évidence première et un émerveillement propres à l'attitude du véritable chercheur. L'émerveillement de la présence m'attire : voilà comment la recherche naît en moi. La peur est une ombre qui survient lors

d'une deuxième réaction. On craint de perdre quelque chose, même quand on ne l'a possédé ne serait-ce qu'un instant.

On doit utiliser un autre terme important pour éclairer le sens du mot « donnée » : c'est « autre, altérité ». Pour reprendre une image dont je me suis déjà servi, si je naissais avec la conscience que j'ai actuellement, et que j'ouvrais les yeux juste à ce moment, la présence de la réalité m'apparaîtrait de façon évidente comme « autre chose » que moi.

L'émerveillement religieux est bien autre chose que l'*émerveillement* d'où naît la philosophie, selon Platon et Aristote. [...] Quand l'*Altérité* émerge dans le monde et en lui-même, l'homme ne se sent pas enclin à problématiser, mais à vénérer, à in-voquer, à contempler. [...] Ce qui est sûr et certain, c'est qu'elle est bel et bien différente [de soi] et « méta-[au-delà] naturelle »¹.

La dépendance originelle est bien indiquée dans la Bible, dans le dramatique dialogue (« duel ») entre Dieu et Job, après que ce dernier s'est abandonné à ses lamentations révoltées. Pendant deux chapitres, Dieu le poursuit de ses questions radicales, et on a l'impression de voir Job rapetisser physiquement, comme s'il voulait disparaître devant son impuissance à donner une réponse.

Yahvé répondit à Job du sein de la tempête et dit :
Quel est celui-là qui obscurcit mes plans
par ses propos dénués de sens ?
Ceins tes reins comme un brave :
je vais t'interroger et tu m'instruiras.
Où étais-tu quand je fondais la terre ?
Parle, si ton savoir est éclairé.
Qui en fixa les mesures, le saurais-tu,
ou qui tendit sur elle le cordeau ?
Sur quel appui s'enfoncent ses socles ?
Qui posa sa pierre angulaire,
parmi le concert joyeux des étoiles du matin [...]
*le censeur de Dieu va-t-il répondre ?*²

1. A. CARACCILO, *La religione come struttura e come modo autonomo della conoscenza*, Milan, Marietti, 1965, p. 24.

2. Job 38, 1-7 et 40, 2.

Il n'existe rien de plus conforme, de plus inhérent à la nature de l'homme que d'être soumis à une dépendance originelle : la nature de l'homme est en effet d'être créée.

Dans ce premier facteur ainsi déterminé, on distingue trois nuances.

La première nuance est celle de l'« altérité », ou de la « donnée », qui est ce qu'on entend en général par réalité.

C'est seulement dans un moment ultérieur que je distingue des visages et des choses dans cette réalité.

C'est seulement dans un troisième moment que je prends conscience de moi-même. On opère les distinctions dans un moment ultérieur, et ce n'est qu'en dernier lieu qu'on perçoit le moi comme étant distinct des autres choses.

C'est confirmé par l'évolution psychologique de l'homme, parce que la perception de soi comme « distinct de » ne vient qu'à un certain stade du développement de sa propre conscience. Dans la perception de la réalité comme « chose » et comme « choses », la perception de soi-même comme « donnée », comme « fait », ne survient qu'à la dernière étape.

La première intuition originelle est donc cet émerveillement devant la donnée et le moi comme partie de cette donnée, comme existant. D'abord on est frappé, puis on se perçoit soi-même comme frappé. C'est de là que naît le concept de la vie comme don, sans lequel nous ne pouvons nous servir des choses qu'en les tarissant.

Le cosmos.

Une fois que l'homme s'est aperçu de cet « être » réel, de cette présence inexorable avec sa diversité, de son propre moi comme partie de cette présence, il se rend également compte qu'il y a un *ordre* dans cette réalité, que cette réalité est cosmique (du grec *cosmos*, qui veut dire précisément « ordre »).

Kant confia que le moment où il doutait de ce qu'il affirmait dans la *Critique de la raison pure*, où il niait que l'on puisse remonter de la réalité vers une autre présence, était le

moment où il sortait de chez lui et que, levant la tête, il regardait le ciel étoilé¹.

*Oui, vains par nature tous les hommes
 en qui se trouvaient l'ignorance de Dieu,
 qui, partant des biens visibles,
 n'ont pas été capables de reconnaître Celui-qui-est,
 et qui, considérant les œuvres,
 n'ont pas reconnu l'Artisan.
 Mais c'est le feu, ou le vent, ou l'air rapide,
 ou la voûte étoilée, ou l'eau impétueuse,
 ou les luminaires du ciel,
 qu'ils ont considérés comme des dieux, gouverneurs du monde !
 Que si, charmés de leur beauté, ils les ont pris pour des dieux,
 qu'ils sachent combien leur maître est supérieur,
 car c'est la source même de la beauté qui les a créés.
 Et si c'est leur puissance et leur activité qui les ont frappés,
 qu'ils en déduisent combien plus puissant est Celui qui les a formés,
 car la grandeur et la beauté des créatures
 font, par analogie, contempler leur Auteur².*

Donc, l'émerveillement originel implique un sens de la beauté, l'attraction de la beauté harmonieuse. Nous saisirons mieux après la valeur du mot « analogie » cité dans le passage biblique.

Réalité « providentielle ».

Non seulement l'homme se rend compte que cette présence inexorable est belle, attirante, en harmonie avec lui, mais il constate aussi qu'elle *évolue* selon un dessein qui peut lui être favorable. Cette réalité fait le jour et la nuit, le matin et le soir, l'automne, l'hiver, l'été, le printemps ; elle établit les cycles qui permettent à l'homme de reprendre des forces, de se restaurer et de se reconstituer, de se reproduire.

Le contenu des religions les plus anciennes coïncide avec

1. Voir E. KANT, *Critique de la raison pure*.

2. Sagesse 13, 1-5.

cette expérience de possibilité offerte par la réalité « providentielle ». Le lien avec le divin (autour duquel se développaient la doctrine et les rites) avait pour contenu le fait de ce mystère de la fécondité de la terre et de la femme.

Dans la Bible, c'est ce que Dieu laisse entrevoir en premier lieu, après le déluge.

Dieu respira l'agréable odeur et se dit en lui-même : « Je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance ; plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme j'ai fait.

Tant que durera la terre,
semailles et moissons,
froidure et chaleur,
été et hiver,
jour et nuit
ne cesseront point ¹. »

« C'est ce qui ressort du discours de saint Paul à Lystre en Asie Mineure quand, ayant déjà accompli un miracle, tous – y compris les prêtres du temple de Zeus – se rendirent auprès de lui et de Barnabé, parce qu'ils les prenaient l'un pour Hermès (le dieu le plus petit) et l'autre, Barnabé (plus grand et plus fort), pour Zeus ; ils y étaient allés avec leurs encensoirs et leur encens, croyant qu'ils étaient des dieux arrivés dans la ville.

Amis, que faites-vous là ? Nous aussi, nous sommes des hommes, soumis au même sort que vous, des hommes qui vous annoncent d'abandonner toutes ces vaines idoles pour vous tourner vers le Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve. Dans les générations passées, il a laissé toutes les nations suivre leurs voies ; il n'a pas manqué pour autant de se rendre témoignage par ses bienfaits, vous dispensant du ciel pluies et saisons fertiles, rassasiant vos cœurs de nourriture et de félicité ²...

Le sens du divin comme *providence* est un élément du discours original de toute religion antique.

1. Genèse 8, 21-22.

2. Actes 14, 15-17.

Le moi dépendant.

Alors, quand il est réveillé dans son être par la présence, par l'attraction et l'émerveillement, reconnaissant et heureux parce que cette présence peut être bénéfique et providentielle, l'homme prend conscience de lui en tant que moi, et retrouve l'émerveillement originel avec une profondeur qui établit l'importance, la grandeur de son identité.

En ce moment, si je suis attentif, c'est-à-dire si je suis mature, je ne peux nier que l'évidence la plus grande et la plus profonde que je perçois est que *je ne me fais pas de moi-même*, je ne suis pas en train de me faire par moi-même. Je ne me donne pas l'être, je ne me donne pas la réalité que je suis, je suis « donné ». C'est le moment adulte de la découverte de moi-même comme dépendant de quelque chose d'autre.

En descendant au fond de moi-même, tout au fond, trouverais-je d'où je proviens ? Pas de moi mais d'*un autre*. Je me perçois comme un flot naissant d'une source. Il y a quelque chose d'autre qui est plus que moi, et qui me fait. Si le flot d'une source pouvait penser, il percevrait au fond de son frais écoulement une origine qu'il ne connaît pas, qui est différente de lui.

Il s'agit de l'intuition qu'a eue tout esprit humain pénétrant, à chaque époque de l'histoire, l'intuition de cette mystérieuse présence qui rend possible la consistance de son instant, de son moi. *Je* suis « toi-qui-me-fais ». Seulement ce « toi » est absolument sans visage. J'utilise le mot « toi » parce qu'il est le moins inapproprié dans mon expérience d'homme pour désigner cette présence inconnue qui est incomparablement supérieure à mon expérience d'homme. Sinon, quel autre terme pourrais-je utiliser ?

Quand je pose les yeux sur moi et que je m'aperçois que je ne suis pas mon propre créateur, alors moi, moi, dans l'élan conscient et plein d'affection qui jaillit de ce mot, je ne peux m'adresser à la Chose qui me fait, à la source dont je proviens en cet instant, qu'en disant « toi ». « Toi qui me fais » : c'est ce que la tradition religieuse appelle Dieu, c'est ce qui est plus que moi, plus moi-même que moi, c'est ce pour quoi je suis.

C'est pour cela que la Bible dit de Dieu « *tam pater*

*nemo*¹ », personne n'est autant père, parce que le père que nous connaissons dans l'expérience est celui qui donne l'essor, le commencement à une vie qui, dès la première fraction de seconde où elle commence à être, se détache et vit sa propre vie.

Lorsque j'étais encore un très jeune prêtre, une dame venait se confesser régulièrement. Pendant un certain temps, je ne l'ai plus vue, et quand elle est revenue, elle m'a dit : « J'ai eu une seconde fille. » Et sans que je lui demande rien, elle a ajouté : « Si vous saviez, quelle impression ! Dès que je me suis aperçue qu'elle s'était détachée, je ne me suis pas demandé si c'était un garçon ou une fille, si elle allait bien ou mal ; mais la première pensée que j'ai eue a été celle-ci : "Voilà, elle commence à s'en aller !" »

Tandis que Dieu, Père à chaque instant, est en train de me créer *maintenant*. Personne n'est autant père, autant générateur.

La conscience de soi, si elle va tout au fond de soi-même, trouve un Autre. Voici ce qu'est la prière : la conscience de soi, approfondie, qui rencontre un Autre. Ainsi, la prière est le seul geste humain qui réalise totalement la grandeur de l'homme.

Le moi, l'homme, est ce niveau de la nature où elle s'aperçoit qu'elle ne se crée pas d'elle-même. Si bien que le cosmos tout entier est comme la grande périphérie de mon corps sans interruption. On peut dire aussi : l'homme est ce niveau de la nature où elle expérimente sa propre *contingence*. L'expérience montre à l'homme qu'il est contingent, subsistant grâce à autre chose que lui, parce qu'il ne se fait pas lui-même. Je suis debout parce que je m'appuie sur un autre. Je suis parce qu'on m'a fait. Comme ma voix qui se tait lorsque j'arrête les vibrations qui la produisent. Comme l'eau de source qui vient de la source. Comme la fleur qui dépend totalement de l'apport de ses racines.

Alors, je ne dis pas « je suis » consciemment, selon la totalité de ma grandeur d'homme, si je ne l'identifie pas avec

1. Voir Deutéronome 32, 6.12.18.39 ; Isaïe 63, 16 ; 64, 7 ; Matthieu 6, 9 ; 1 Corinthiens 8, 6 ; 2 Corinthiens 6, 18. Voir aussi p. 214.

« je suis créé ». C'est de ce que je viens de dire que dépend l'équilibre ultime de la vie. Comme la vérité naturelle de l'homme, ainsi que nous l'avons vu, est d'être créature, l'homme est un être qui existe parce qu'il est continuellement possédé. Alors il respire largement, se sent bien et heureux quand il reconnaît qu'il est possédé.

La conscience vraie de soi est bien représentée par l'image de l'enfant dans les bras de son père et de sa mère, et qui peut ainsi affronter n'importe quelle situation de l'existence avec une tranquillité profonde, avec une possibilité de joie. Aucune thérapeutique ne peut prétendre à cela, à moins de mutiler l'homme. Souvent en effet, pour censurer certaines blessures, on mute l'homme dans son humanité.

C'est pourquoi toutes les actions des hommes qui tendent à la joie et à la paix sont une recherche de Dieu, de Celui en qui réside la consistance de toute leur vie.

La loi dans le cœur.

Maintenant, il y a un guide ultime et vif à l'intérieur même de ce « moi » reconnu comme étant « fait par », « appuyé sur », « contingent à ».

Il y a dans le moi une sorte de voix qui me murmure « bien » ou « mal ». Cette conscience du moi comporte la perception du bien et du mal.

C'est ce que la Bible et saint Paul appelaient « cette loi inscrite en leur cœur¹ ». La source de notre être nous fait vibrer en syntonie avec le bien, et nous signale le mal, nous donne le remords du mal. Il y a une voix en nous. Cela nous donne envie de réciter :

*Il y a une voix dans ma vie,
que j'entends au moment où elle meurt ;
voix fatiguée, voix angoissée,
tremblante au rythme des battements du cœur :*

1. Romains 2, 15.

*voix d'une mourante,
qui se raccroche aux pauvres lèvres,
pour dire tant et tant de choses,
mais la bouche est pleine de terre*¹...

La « voix » de Pascoli, qui est la voix de sa mère, décrit tout à fait la façon dont nous traitons cette Voix du moi : nous l'étouffons avec la terre de notre distraction et de nos préoccupations.

L'expérience du moi porte en elle la conscience du bien et du mal, la conscience de quelque chose que l'on ne peut éviter d'approuver ou de rejeter. Quelle que soit la catégorie par laquelle on appelle bien ce qui est bien ou mal ce qui est mal, cette alternative entre approbation et répulsion est inextirpable. Parce que cela répond à une destination ultime, cela répond au lien avec la destinée. C'est quelque chose qui s'impose à moi, qui m'oblige à juger une chose et à la reconnaître comme étant bien ou mal. C'est la voie par laquelle Celui qui nous crée attire à lui toute notre existence. C'est la voie d'un « bien », d'un « juste », auquel est lié le sens même de la vie, de notre propre existence, du réel ; qui sont bien et *juste* parce que c'est comme cela, qui ne sont à la merci de rien, et sont infinis dans leur valeur. Qu'une mère aime son enfant, c'est bien parce que c'est bien ; que quelqu'un se sacrifie pour aider un étranger, c'est bien parce que c'est bien.

Dans la lettre aux Romains, saint Paul disait :

En effet, quand des païens privés de la Loi accomplissent naturellement les prescriptions de la Loi, ces hommes, sans posséder la Loi, se tiennent à eux-mêmes lieu de Loi ; ils montrent la réalité de cette loi inscrite en leur cœur, à preuve le témoignage de leur conscience, ainsi que les jugements intérieurs de blâme ou d'éloge qu'ils portent les uns sur les autres².

1. G. PASCOLI, « La voce », dans : *Poesie*, p. 503.

2. Romains 2, 14-15.

Même un « païen », le grand poète Sophocle, parlait dans *Antigone* des « limites sacrées des lois non écrites et immuables ¹ ».

Conclusion.

Quelle est la formule pour cheminer vers la signification ultime de la réalité ? Vivre le réel.

L'expérience de cette implication cachée, de cette présence secrète, mystérieuse pour les yeux écarquillés de celui qui est frappé par les choses, dans l'attraction que les choses suscitent, dans la beauté, dans l'émerveillement plein de gratitude, de réconfort, d'espérance, parce que ces choses se meuvent de façon à me servir, à m'être utiles (et ces choses contiennent aussi une partie de moi-même, moi-même où cette présence lointaine, cachée, devient proche, parce que c'est là qu'elle me fait et m'indique ce qui est bien et ce qui est mal) ; comment cette expérience pourra-t-elle être vivace, cette expérience très riche dont le cœur de l'homme est constitué, qui est le cœur de l'homme et de ce fait le cœur de la nature, le cœur du cosmos ? Comment pourra-t-elle devenir puissante ? *Dans la confrontation avec le réel.* La seule condition pour être toujours et véritablement religieux est de vivre toujours intensément le réel. La formule pour cheminer vers le sens de la réalité est de vivre sans rien exclure, c'est-à-dire sans rien renier ni oublier. En effet, il ne serait pas humain, il ne serait pas raisonnable, de considérer l'expérience en se limitant à sa surface, à la crête de ses vagues, sans descendre au plus profond de son activité.

Le positivisme qui domine la mentalité de l'homme moderne refuse la sollicitation d'une recherche de la signification, sollicitation qui nous vient du rapport originel avec les choses. Ce rapport nous invite à la recherche d'une consistance, c'est-à-dire d'un sens ; il nous fait pressentir la présence sans laquelle les choses n'auraient pas de consistance, à tel point que moi (et c'est là que se définit la question), moi-même

1. Voir SOPHOCLE, *Antigone*, vers 450-455.

je ne suis pas ma propre consistance ; moi, le niveau où les étoiles et la terre prennent conscience de leur propre inconsistance. Le positivisme refuse l'invitation à découvrir le sens des choses, alors que cette invitation nous est lancée par la confrontation originelle et immédiate avec les choses. Il voudrait imposer à l'homme de s'arrêter aux seules apparences. Et c'est étouffant.

Dans son propre rapport avec les choses, plus on vit le niveau de conscience que nous avons décrit, plus on vit intensément la confrontation avec la réalité et plus on commence à connaître quelque chose du mystère.

Répetons : ce qui occulte la dimension religieuse authentique, le fait religieux authentique, est un manque de sérieux avec le réel ; et le préjugé en est l'exemple le plus évident. La recherche haletante par l'engagement face à la réalité de leur existence est la marque des grands esprits et des hommes ardents.

Voici donc la conclusion : c'est comme si le monde, cette réalité à laquelle nous sommes confrontés, libérait au moment de cette confrontation un mot, une invitation, c'est comme si le monde, dans cette confrontation, faisait entendre une signification. Le monde est comme un mot, un *logos* qui renvoie, appelle à autre chose, au-delà du monde, plus haut que lui. En grec, « en haut » se dit *anà*. Telle est la structure de l'analogie : la structure de confrontation de l'homme avec la réalité éveille en lui une voix qui l'attire vers une signification située au-delà, plus haut, *anà*.

Analogie. Ce terme résume la structure dynamique de la confrontation de l'homme avec la réalité.